

Bonheur et chimie

La pilule ne passe pas

Avec «Happy Pills», le photographe Paolo Woods et le journaliste Arnaud Robert documentent l'emprise mondiale et polymorphe des médicaments dans un livre et une exposition à Renens.

Boris Senff

Plus que jamais, le médicament triomphe par son omniprésence, la variété de ses champs d'application. Les polémiques autour de certaines substances - le Prozac, devenu un symbole de la banalisation de l'usage des antidépresseurs dans les années 1990 par exemple - semblent avoir été éteintes par la normalisation en marche des produits de l'industrie pharmaceutique. Peu de gens pourraient aujourd'hui concevoir un monde sans adjuvant chimique... Le photographe Paolo Woods, dont on se rappelle le travail original sur les paradis fiscaux, et le journaliste Arnaud Robert ont cherché à cartographier certains aspects saillants de cette planète des molécules, à l'enseigne de «Happy Pills». Une exploration entamée il y a cinq ans déjà et qui vise la sortie d'un film en 2022. Pour l'heure, les deux complices sortent un livre et viennent d'ouvrir une exposition à la Ferme des Tilleuls de Renens, avec François Hébel, ancien directeur des Rencontres d'Arles, comme commissaire.

«Le déclin s'est produit à Haïti, lorsque nous travaillions sur notre projet «State», se souvient le photographe. En voyant les vendeurs ambulants de médicaments et leurs présentoirs qui ressemblent à des sculptures contemporaines. Nous touchions autant à la pauvreté, à la notion d'aide internationale, aux ONG, qu'à la mondialisation puisque beaucoup de ces produits viennent de Chine. Et il y a aussi un côté esthétique avec ces pilules qui font penser à des bonbons. Ces vendeurs sont aussi des prescripteurs pour des gens qui leur ouvrent leur cœur. C'était un point de départ extraordinaire.» À partir de là, les deux complices ont cherché à illustrer l'impact de l'industrialisation et de la consommation de tablettes sans s'arrêter à un territoire, à une population ou à une pratique donnée. Un nouveau défi pour Paolo Woods qui n'aime rien tant que se saisir de sujets et raconter des histoires «non photogéniques», trouver des moyens pour traduire visuellement des problématiques qui ne se laissent pas happer par l'évidence optique.

«Nous nous sommes vite rendu compte que les enjeux étaient moins médicaux que culturels», remarque Arnaud Robert. Il pourrait difficilement en être autrement quand on prend la mesure de certaines statistiques livrées à chaque début de chapitre de leur ouvrage composite. On apprend ainsi que depuis 20 ans le chiffre d'affaires de l'industrie pharmaceutique mondiale a été multiplié par 3, atteignant un volume de 1250 milliards de dollars en 2019 - un volume 8 fois supérieur à celui de l'industrie du jeu vidéo. Autre donnée introductive: du côté des plus grandes compagnies pharmaceutiques du monde, 9 sur 10 investissent davantage en marketing qu'en recherche et développement... «Le geste chimique n'est pourtant pas tellement questionné, poursuit le journaliste. Il est désormais admis que des problèmes psychiques, exis-

tentiels, trouvent ainsi leur solution. Le médicament est partie prenante du transhumanisme, la plupart des gens se sentiraient aujourd'hui incomplets sans cette dimension chimique qui rejoint le mythe de l'élixir, de la potion magique ou du fétiche, de l'amulette - l'effet placebo est tout proche.»

Un casting de substances

Dans cette quête du bonheur en pilule - du soin, de l'endurance, de l'analgésie, de la prophylaxie... - le photographe et le journaliste ont privilégié les destins individuels. «Nous sommes partis d'un casting de la pilule, mais ensuite

«Le déclin s'est produit à Haïti, en voyant les vendeurs ambulants de médicaments.»



Paolo Woods
Photographe

il fallait que toutes les dimensions s'alignent: les personnages, les contextes politiques.» Par exemple, quand ils s'intéressent à la PrEP, le traitement VIH préventif (ndlr: qui permet de se protéger contre le sida), ils pensent d'abord à San Francisco. «Mais il y avait Tel-Aviv, une ville en train de devenir une capitale gay, une ville bulle à l'instar de ce préservatif chimique, entourée par la guerre, la réprobation des juifs orthodoxes, la colère arabe. La résonance devenait beaucoup plus forte, d'autant plus qu'Israël est un des plus grands producteurs du générique du PrEP.»

Un globe à gober

À chaque fois, les reporters cherchent des individus qui incarneront l'usage d'une substance et multiplient les solutions visuelles pour

rendre compte de situations et d'environnements très différents mais tous sous influence chimique. À Tel-Aviv, en pleine Gay Pride, ils suivent Maris, félicité de la communauté homosexuelle à la vie chimiquement réglée et très érotiquement orientée. Dans le Massachusetts, ils rencontrent l'adolescente Addy, diagnostiquée TDAH (ndlr: trouble de l'attention), médiquée pour lui faire réussir sa scolarité. Au Pérou, c'est Yurica qui leur permet d'appréhender les difficultés des filles-mères, seules à gérer leur maternité et la responsabilité d'une éventuelle contraception, dans un contexte amazonien où les stérilisations forcées du président Fujimori sont encore dans toutes les mémoires. Au Niger, où les sols des campagnes sont jonchés d'emballages d'antidouleurs, Alzouma

les consomme pour continuer son travail en dépit de souffrances qui s'aggravent. Citons encore le cas de l'Italien Roy, gigolo de luxe qui carbure au Cialis ou au Viagra ou du Français Louis Bériot, qui décide de s'éviter une chimiothérapie avec un suicide assisté en Suisse au pentobarbital...

«Happy Pills» prend parfois aussi le chemin des laboratoires où se concoctent des préparations parfois très onéreuses, comme le Zolgensma à 2,1 millions de dollars la boîte, qui traite une maladie dégénérative infantile.

Le rapport entre le texte et les images varie pour rendre compte de la relation entre un individu singulier et son environnement social, culturel, politique. Un carrefour dont le corps est le réceptacle (et la victime aussi, il suffit de voir les portraits de bodybuilders indiens au sourire douloureux). Comme le rappelle Paolo Woods, la pilule a ses expressions consacrées. Les Anglo-Saxons ne disent-ils pas qu'«il y a une pilule pour ça» quand ils repèrent un problème chez quelqu'un? Sans aller jusqu'à l'artiste Dana Wyse qui a fasciné le photographe avec ses sachets remplis de pilules «pour apprendre à danser la salsa, supporter sa belle-mère ou apprendre l'allemand», la paire Woods-Robert a trouvé les bons traitements, visuels et textuels, pour les consommateurs de chimie du monde entier. Nous.

Renens, Ferme des Tilleuls, «Happy Pills», jusqu'au di 16 janvier 2022. www.fermedestilleuls.ch «Happy Pills», Paolo Woods et Arnaud Robert, Ed. delpire & co, 264 p.

Les marchands ambulants dans les rues d'Haïti jouent le rôle de prescripteurs, alors que l'île ne compte que 170 pharmacies légales. PAOLO WOODS

Effets statistiques

- Le chiffre d'affaires de l'industrie pharmaceutique mondiale a été multiplié par 3 en 20 ans (1250 milliards en 2019 contre 390 milliards de dollars en 2001)
- 9 sur 10 des plus grandes compagnies pharmaceutiques du monde dépensent davantage en marketing qu'en Recherche & Développement
- 600 nouvelles pharmacies

illégalles apparaissent sur internet chaque mois
- En 2005, 25% de la population mondiale consommait au moins un médicament chaque jour. En 2020, ce taux est passé à 50%
- On estime à 20 ans le gain d'espérance de vie dû à la révolution pastorienne (vaccins, antibiotiques, hygiène)
- 450'000 personnes sont mortes suite à une overdose

d'opioïdes entre 1999 et 2019 aux États-Unis, soit 4 fois plus que les soldats américains morts dans les guerres de Corée, du Vietnam, d'Irak et d'Afghanistan réunies
- 10% des enfants américains ont été diagnostiqués avec un trouble de l'attention, 75% d'entre eux reçoivent un traitement médicamenteux
- Dans le monde, 50% des

femmes en âge de procréer utilisent un contraceptif avec une forte disparité selon les pays. Ex: Norvège 85,1%, Soudan 7,5%
- Les antidépresseurs améliorent les symptômes des patients dans environ 20 cas sur cent
- Seulement 6% de la population mondiale a accès à l'euthanasie active ou au suicide assisté

Un Lion d'or pour Audrey Diwan

Festival de Venise La Française adapte «L'Événement» d'Annie Ernaux et arrache la récompense suprême à la Mostra. Bilan d'une belle cuvée avec encore un Lion d'argent à Jane Campion.

C'est un film âpre, brut, et pourtant d'une grande tendresse. Adaptation du roman homonyme d'Annie Ernaux, «L'Événement» raconte le parcours du combattant d'une adolescente des années 60 qui tombe enceinte et cherche à tout prix à se débarrasser du fœtus à une époque où l'avortement est encore illégal et passible de prison. De cette douleur récurrente, de cette menace que d'autres n'osent nommer, de cette offense encore perçue comme une forme de vice dans un temps où la morale flirtait avec le puritanisme, Audrey Diwan, écrivaine, éditrice et journaliste dont c'est le deuxième film, trouve la bonne distance, entre douceur et crudité, pour aborder un thème auquel le cinéma s'intéresse relativement peu. C'est ce film-là, dans lequel on retrouve du reste Kacey Mottet-Klein dans un petit rôle, qui a séduit le jury de la Mostra, lui décernant le Lion d'or samedi soir. La gravité du sujet, combinée à un traitement souvent réaliste - durant la séance, une spectatrice se cachait les yeux durant plusieurs séquences «difficiles» - mais très juste dans son regard, puisqu'il ne tombe jamais dans aucun parti pris, ce qui est tout à son honneur, ne démeritait pas dans les rangs d'une Mostra où Jane Campion et son sublime western crypté, «The Power of the Dog», a longtemps fait figure de favorite.

Sublime western crypté

La réalisatrice néo-zélandaise a du reste reçu le Lion d'argent de la meilleure mise en scène, ce qui est tout sauf volé. Tourné pour Netflix, le film aura cependant droit à une sortie en salles, ce qui est la moindre des choses pour un métrage dont les images méritent le grand écran. Dans ce western plus désenchanté qu'héroïque, deux frères cohabitent dans un ranch dont ils viennent d'hériter, situation qui va se compliquer lorsque le cadet épouse une jeune veuve. Dès lors, les relations se délitent, et les apparences se retrouvent mises à mal et exacerbées par le prisme d'une sexualité se réfugiant entièrement dans le non-dit. Sous couvert de contexte viril, le film couve des strates passionnelles et dévastatrices que la seule conclusion du métrage permet d'entrevoir. L'élégance de la mise en scène se fait bouleversante, le silence y confine à l'élégie, particulièrement aidé par la BO de Jonny Greenwood, et on en ressort la gorge nouée comme rarement. L'un des sommets de la filmographie de Jane Campion.

Dirait-on la même chose de Paolo Sorrentino, dont «E stata la mano di Dio» a emporté le Lion d'argent et Grand prix du jury? Pas sûr, même si ce film est l'un des meilleurs de son auteur. Reste l'impression d'une sélection forte, fidèle à son envie de miser sur les vraies propositions artistiques - hormis pour les films italiens du concours, la plupart dispensables - et une certaine radicalité susceptible de dresser une radiographie complète de la planète cinéma. Nous avons pu nous en réjouir durant ces onze derniers jours.

Pascal Gavillet